

SOUVENIRS DE MON ENFANCE



**Manuscrit d'Alexandrine Daure,
née Demassieux
La Devèze, 1976**

Edité et illustré par Nicolas Demassieux
14 oct 2022 - rev. 2

AVANT PROPOS

Ce texte reprend intégralement deux documents familiaux dactylographiés largement diffusés dans sa famille et au-delà.

Le premier, *Souvenirs de famille*, est rédigé en 1905 par Frédéric Passy et destiné à Antoine de Tarlé, qui lui avait demandé des informations sur les familles Passy ; de Tarlé et d'Aure. Antoine de Tarlé (1871-1939) était l'arrière-petit-fils de Ferdinand Passy (1800-1858), oncle de Frédéric Passy.

Le second, *Souvenirs d'un nonagénaire*, est terminé par Frédéric Passy en 1912,

Pour enrichir la connaissance sur Frédéric Passy, sa famille et son temps, il m'a semblé utile de les mettre en forme, d'y apporter, sous forme de notes, des précisions sur les lieux, les personnages, les membres de sa famille et les événements dont Frédéric Passy fait état, et de l'illustrer de quelques documents iconographiques.

Ce travail a été entrepris par mon père Laurent Demassieux et a été largement complété par moi-même.

Nicolas Demassieux

Table des matières

<i>Souvenirs de mon enfance (1880 à 1902)</i>	2
<i>Tunis, 1888-1890</i>	6
<i>Constantine : 1894-1898</i>	13
<i>Alger : 1898-1900</i>	18
<i>Fontainebleau : 1900-1902</i>	24
<i>Index des personnalités</i>	30

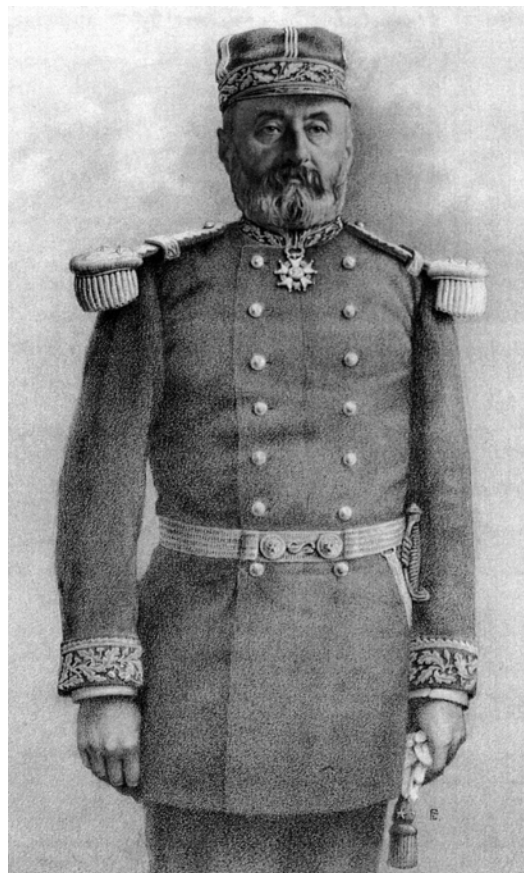
Souvenirs de mon enfance (1880 à 1902)

Mes souvenirs sur mon père¹ sont très fragmentaires, les plus anciens remontent à plus de 80 ans, ce sont plutôt des éclairs, des anecdotes. Je n'ai jamais pensé à le connaître, à le comprendre : à sa mort, j'avais 14 ans. Mais ce qui est évident pour moi c'est ce don qu'il avait de nous apporter, lorsqu'il quittait son bureau et qu'on entendait son pas dans l'escalier, une sécurité, un bonheur ; sa seule arrivée à l'heure des repas amenait une étrange paix, il apportait une façon heureuse de voir les choses, il ne montrait jamais aucune inquiétude pour nous, il ne nous grondait jamais ; il nous parlait peu et paraissait ne jamais penser à nos jeux et à notre travail, il semblait vouloir nous attirer à lui et nous ouvrir les yeux sur le monde.

Il était grand avec une belle prestance, très lorrain par sa carrure ; sa voix était toujours un peu grave, son visage régulier s'éclairait.

La parole que j'ai entendue le plus souvent, c'était le « Bonjour, ma belle » du matin, ou le « Bonsoir, ma belle » du soir, et ce sont les derniers mots qu'il m'a dits lorsqu'il est parti à Martigny où la mort l'attendait.

Louis Nicolas Demassieux vers 1900



A la maison, les repas étaient animés ; mon père avait quelques petites devinettes à notre usage, par exemple : « Quelle est la sainte qui n'a pas besoin de jarretières ? Sainte Sébastienne. » Le dimanche, après déjeuner, il avait l'esprit un peu plus tourné vers ses enfants que les jours de bureau ; parfois il posait quelques questions à Jean, plus tard à Louis Jean, mais il demandait : « Qu'ont fait vos pions ce matin ? » sans s'informer de ce qu'avait fait son fils. Un jour son regard se posa sur moi pour constater que j'avais grandi, trop grandi. « Il faudra la montrer dans un cirque », dit-il, et mes frères et sœurs se mirent à rire en disant : « Quelle bonne idée, on ira la voir ! », et même mon jumeau riait. J'étais très inquiète mais je ne devins pas la « plus grande fille du monde ».

Parfois, et surtout quand il y avait un ami, un camarade connu à Tahiti, il parlait de Tahiti. Tahiti nous semblait le Paradis Terrestre il en avait de merveilleux souvenirs : les fleurs, les fruits, les cocotiers, et les gens si beaux, si heureux avant l'arrivée des missionnaires. Quand mes sœurs se plaignaient du bruit du port, avec les sirènes des bateaux à l'arrivée et au départ, et surtout des sirènes de brume, les plus longues et les plus fortes, mon père disait : « Pour moi c'est la plus belle musique du monde. »

¹ Louis Nicolas Demassieux, Général de Brigade, décédé le 19 août 1902 à Martigny les Bains (88).

Jeune Officier du Génie, mon père avait été envoyé en Cochinchine, dont le climat l'éprouva, puis à Tahiti. Rentré en France, il se maria à Nîmes², et les deux filles aînées sont nées à Nîmes. Il nous parlait de Toul, sa garnison suivante, dont il racontait le rude climat, sa moustache et sa barbe se prenant par le gel pendant les manœuvres du matin.



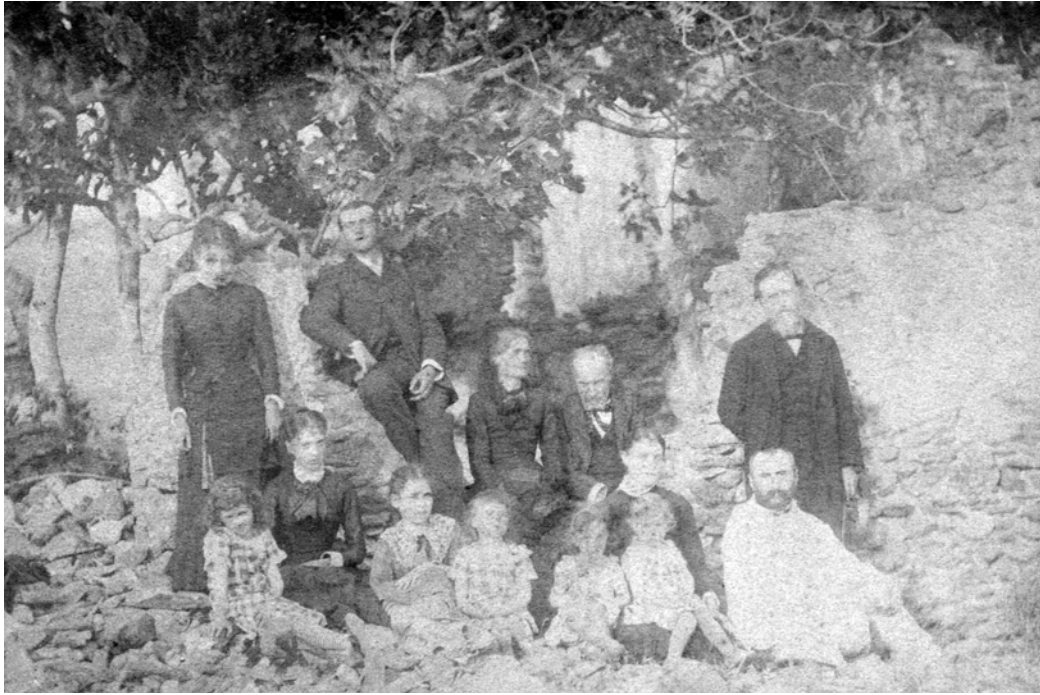
Louise Sarah Clamageran, la mère d'Alexandrine Demasieux

C'est à Rosas, alors port commercial important, où mon grand-père était Consul³ qu'est né mon frère Jean, ⁴ en 1881. Sa nourrice, une brave espagnole catholique fut épouvantée de donner son lait à un petit enfant protestant, elle le prit en cachette à l'Eglise et le fit baptiser par le Curé ; on a retrouvé à Rosas, le registre de baptême où se trouve Jeran Demassieux.

² Il se maria en réalité à Narbonne le 14/06/1876, avec Sarah Clamageran, veuve Cadiot.

³ Félix, Jean, Germain Clamageran, Exploitant à La Lambertie, Professeur à Bergerac, Journaliste (« Le Républicain de la Dordogne » à Périgueux, « Le Républicain » à Narbonne), Vice Consul à Rosas (Espagne) du 02/02/1879, puis à Newport (Angleterre) du 29/08/1887.

⁴ Jean Demassieux commence ses études à Constantine et Alger. Fait « l'Ecole des Hautes Etudes » à Paris. A partir de 1902 il passe 6 ans à Madagascar au Comptoir d'Escompte. Il revient en France, épouse Yvette PASSY, puis demeure à Caen et Tourcoing. Part le 3/01/1914 pour la guerre. Participe à la Bataille de la Marne, est blessé deux fois à Wassincourt(55) (46ème Rég. d'Infanterie). Aucun nouvelle.



Louis Nicolas Demassieux et sa famille à Rosas lors de la visite de Paul Chrisostôme Trocquéme à Rosas, en septembre 1883.

1er Rang

- Marie Demassieux
- Suzanne Clamageran (21 ans)
- Gabrielle Demassieux
- Valentine Demassieux
- Jean Demassieux
- Jeanne Smith
- Suzanne Clamageran
- Louis Nicolas Demassieux

2ème rang debout

- Louise Clamageran (épouse O'Connor)
- Jules Clamageran (Georges Jules ?)
- Louise Roberty épouse Clamageran Félix (assise)
- Félix Clamageran (assis)
- Paul Chrisostôme Trocquéme

Ensuite ce fut l'Algérie où mon père était parti seul pour Aumale et Dellys. J'ai une lettre adressée à « ma bien aimée Sarah », et c'est là que j'ai senti son optimisme profond ; il parle de la maison de fonction, parfaite, d'une chambre pour ces demoiselles et la belle Suzon (Tante Suzanne)⁵, du jardin où poussent tous les légumes

La traversée par Port Vendres était la plus courte, avec une mer toujours calme. Ma mère le rejoignit peu après, avec ses trois filles et la « Belle Suzon », chargée d'aider à amener Jean.



Louis Nicolas Demassieux (alors colonnel), Louise Clamageran et leurs enfants (de g. à d. 1er rang Jean, Valentine et 2ème rang Gabrielle et Marie), à Dellys (Algérie) vers 1884.

Six ans après ils étaient à Tunis, après avoir eu le chagrin de leur vie, la mort de leur fille aînée Marie (août 1886). Je me souviens qu'à Alger, alors que j'avais dix ans, il eut la visite d'un ancien camarade de ce temps. Ils parlaient avec entrain dans la galerie ; l'ami demanda à me voir, me regarda et, se tournant vers mon père, lui dit : « Mais c'est Marie ! ». Je regardai mon père, je vis sa figure exprimer un chagrin terrible, ses yeux pleins de larmes. Je partis, bouleversée.

⁵ Vraisemblablement Suzanne, Rosie, Louise Clamageran, sœur de Sarah Clamageran.

Tunis, 1888⁶-1890

Nous sommes nés à Tunis, mon frère jumeau et moi. Il s'appelait Louis⁷ moi, de ce terrible nom d'Alexandrine ; nous étions Zouzou et Zaza.



Louis (Zouzou) et Alexandrine (Zaza) Demassieux avec leur mère Sarah, 1888

Nos deux sœurs, de 10 et 8 ans, s'occupèrent beaucoup de nous. Ma mère nous endormait patiemment en chantant des cantiques, mais alors que je réclamaï « Comme un cerf altéré brâme ... »⁸, mon frère voulait entendre « Une nacelle en silence... »⁹. Il était lent à fermer ses yeux bleus, et à Tunis, il a toujours été difficile à endormir. On disait alors dans la famille qu'il n'y consentait que lorsque notre père le prenait dans ses bras, mais avec son képi et ses gants blancs.

⁶ Le 4 Juin 1887, une décision ministérielle nomme Louis Nicolas Demassieux au poste de Chef du Génie à Tunis. Il s'embarque à Dellys le 13 Juillet et prend ses fonctions à Tunis le 17.

⁷ Louis Demassieux, Professeur (de chimie) à Cassel et Lille, part sous-lieutenant à la guerre. Blessé à Longuyon le 24/08/1914 (31ème d'Infanterie). Aucune nouvelle depuis. Un Témoignage le dit « blessé au ventre, adossé à un arbre et achevé par un Officier Allemand ».

⁸ Chanson à référence biblique (Psaume 42) :

Comme un cerf altéré brame
Après le courant des eaux,
Ainsi soupire mon âme,
Seigneur, après tes ruisseaux ;
Elle a soif du Dieu vivant,
Et s'écrie en le suivant :
Ô mon Dieu, quand donc sera-ce
Que mes yeux verront ta face ?

⁹ Autre chanson liturgique :

Une nacelle en silence
Vogue sur un lac d'azur ;
Tout doucement elle avance,
Sous un ciel tranquille et pur ;



Alexandrine Demassieux et son frère Louis Demassieux

Quand nous quittâmes Tunis pour Alger, nous avions deux ans et la traversée fut difficile : la tradition familiale était que nous avions failli mourir de faim en bateau, mon jumeau et moi, car il n'y avait pas de nourriture pour bébés, alors que, jusqu'à quatre ans, nous avons été nourris de lait et de bouillies.

Alger, 1890-1894

Nous nous sommes installés en 1890 dans la vieille demeure appelée l'Amirauté qui appartenait au Génie, située sur la mer, près de la jetée. C'était une maison arabe, un peu sombre, car on y avait ajouté un toit, de roseau il me semble, au deuxième étage. Il y avait une grande pièce de chaque côté de la cour, à gauche le salon ouvert sur la mer, et, par gros temps, les embruns entraient par les fenêtres. Au fond, la salle à manger. Au premier, je me souviens d'une grande chambre où nous couchions, mon jumeau et moi, jouxtant la chambre de nos sœurs.



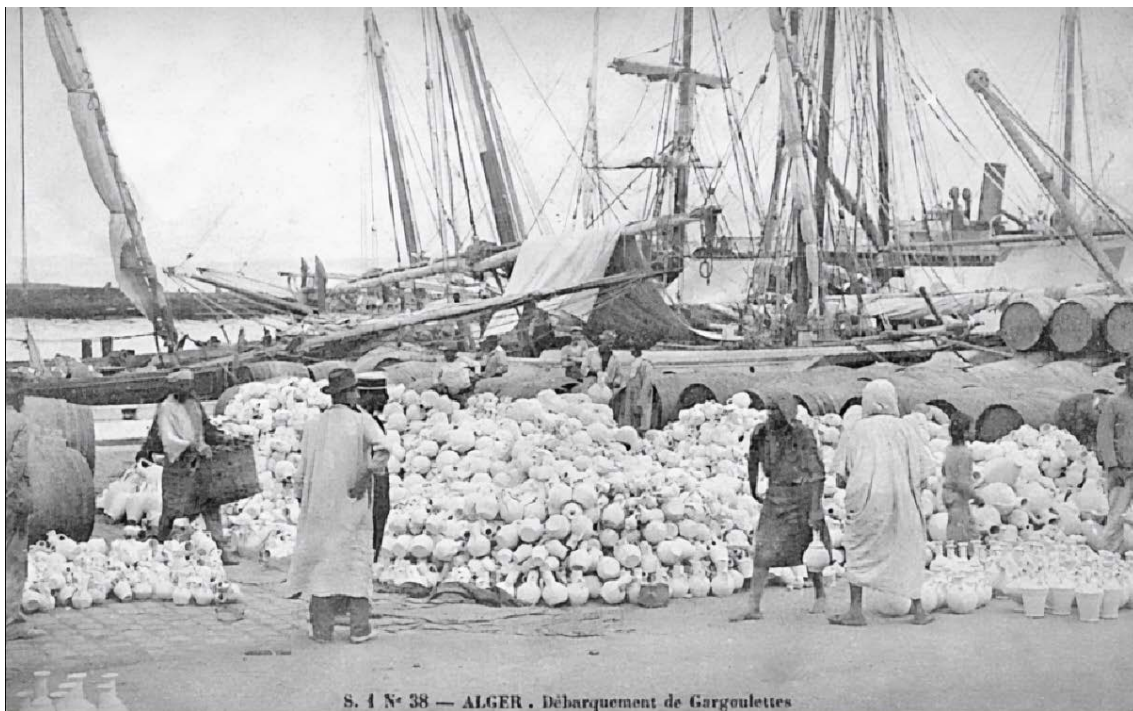
Alger - Vue prise de l'Amirauté en 1896 (source www.judaicalgeria.com)

Ce l'autre côté du boulevard, en face des maisons du Génie, touchant la nôtre, il y avait un jardin qui appartenait au Génie. Il avait dû être séparé des maisons quand on avait percé le boulevard. C'était le vieux jardin sauvage, le paradis des enfants ; nous y allions souvent, c'était le lieu de réunion pour les familles du Génie, où il y avait un terrain de jeu, un figuier où l'on pouvait grimper, des cachettes.

La mer et le port étaient pour nous le grand intérêt, la mer bleue et calme, ou agitée et bruyante, se brisait en écume sur les rochers et la jetée. Nous surveillions les bateaux, les longs courriers, les « Transats » qui faisaient le va et vient Alger-Port Vendres ou Alger-Marseille, les petits remorqueurs noirs fumant, bruyants, qui allaient chercher les bateaux, les dirigeaient vers la jetée, les amenaient à leur place, les cargos que l'on déchargeait, et, parfois, un beau voilier chargé de bois. Au mois de mai, par beau temps, nous guettions l'arrivée des balancelles venant d'Espagne, avec des chargements de gargoulettes mouillées. Elles étaient un peu roses, elles semblaient courir sur l'eau avec leurs voiles blanches gonflées par la brise. Tous, nous aimions la mer.



Balancelles dans le port d'Alger vers 1900



S. 4 N° 38 — ALGER. Débarquement de Gargoulettes
Débarquement des gargoulettes à Alger

J'ai gardé le souvenir d'une visite, en 1891 ou 1892, du Vaisseau Amiral, où l'Amiral Courbet¹⁰ avait prié mon père de venir voir avec ses jumeaux. L'Amiral nous accueillit sur son beau bateau de guerre amarré au port. Il fut parfaitement gentil. Dès l'abord, mon jumeau et moi fûmes agréablement

¹⁰ Cette anecdote, telle que rapportée, est impossible : L'Amiral Courbet est mort en 1885, à la fin de la deuxième Campagne contre les Chinois au Tonkin. Son corps a été rapatrié aux Iles d'Hyères en août 1885 par le « Bayard ».

surpris, car il ne dit pas combien j'étais brune et Zouzou¹¹ blond, que nous n'avions aucune ressemblance, que nous n'étions pas de vrais jumeaux. Puis, il appela un matelot pour faire voir les machines à mon frère, qui avait la passion des bateaux. (Il ne supportait pas qu'on lui badigeonne le dos à la teinture d'iode, pendant ses rhumes, à moins qu'on ne lui dessine un bateau sur le dos avec le tampon d'ouate.) J'étais resté avec mon père et l'Amiral, qui me demanda quels étaient les bateaux que j'aimais le plus. Je lui répondis que c'étaient les balancelles, ce qui le fit rire.

Le plus triste moment de mon enfance, (je devais avoir quatre ans), avait été un soir de Noël au Temple. Ce fut affreux : j'ai eu peur de ce sapin, peur de ces chants, horreur du mouton et de l'orange qui étaient mon cadeau, et je fus prise de tels sanglots que mes sœurs durent me ramener, glacée et en larmes. Ma mère fit faire un bon feu et on m'administra un bol de lait chaud avant de me coucher.

Un soir de 1893¹², nous étions à table lorsqu'on apporta une dépêche à mon père. Il sursauta et dit : « Carnot¹³ a été assassiné à Lyon ». Ma mère et lui étaient tout émus. Je ne comprenais pas, mais il me sembla que la salle à manger devenait toute noire, un noir où passaient et repassaient ces mots que je ne comprenais pas : assassin, assassiné, Carnot, Caserio« Carnot¹⁴, anarchiste. Les plantons allaient et venaient, et mon père se leva, partit pour son bureau. Ma sœur Bibi¹⁵ tenta de m'expliquer, mais je ne compris pas d'avantage et je restai « dans le noir ».

Un soir, nous venions de nous coucher quand nous avons entendu de bruits, des chants, des cris, puis le bruit d'une chute dans la mer, vers le port. Nous avons eu très peur et c'est mon père qui, alerté par nos cris, est venu nous rassurer : c'était la fin du Carnaval, des jeunes gens jetaient à la mer un gros mannequin bourré de paille et de chiffons, en chantant : « Adieu, pauvre Carnaval, tu nous quittes et tu t'en vas... ».

Un souvenir inoubliable, c'est une sortie avec « les grands » et nos parents, un 14 juillet, pour voir les illuminations : des milliers de lampions bleus, blancs, rouges, autour de la coupole de la Mosquée, sur les maisons du boulevard, sur nos fenêtres. Mon père nous offrit une grenadine au Grand Café du Boulevard. Les bateaux du port étaient aussi illuminés.

¹¹ Zouzou est le surnom de Louis Demassieux

¹² Erreur de date dans les souvenirs. Sadi Carnot fut en réalité assassiné par l'anarchiste italien Caserio, le 24 juin 1894.

¹³ L'assassinat de Sadi Carnot (1837-1894), 5e président de la République française, a eu lieu le 24 juin 1894 à Lyon. Cet attentat, qui constitue un évènement déterminant de l'histoire de l'anarchisme en France.

¹⁴ Sante Geronimo Caserio (1873-1894), est un anarchiste italien, assassin du président français Sadi Carnot. Le 24 juin 1894, Caserio poignarde mortellement le président Carnot durant un défilé à Lyon. Condamné à mort par la cour d'assises du Rhône le 3 août, il est guillotiné 13 jours plus tard.

¹⁵ Sans doute Gabrielle Demassieux, l'une des sœurs aînées d'Alexandrine Demassieux.



12. SIDI-FERRUCH — Le Fort
Ici le 14 Juin 1830
Par Ordre du Roi Charles X
Sous le Commandement
du Général de Bourmont
l'Armée Française
vint arborer ses Drapeaux
rendre la liberté aux mers
donner l'Algérie à la France

Le fort de Sidi Ferruc

Mon père partait souvent en voyage, et ces départs étaient pour nous un grand événement, mêlé d'un peu d'angoisse. Il allait à Sidi Ferruch, pour inspecter le fort, et cela nous semblait bien loin. Le break du Génie attendait sur le boulevard, et nous étions sur le trottoir. Les deux chevaux étaient bien étrillés et luisants, les harnais cirés, le cocher, le brave Dejean, devant ; à l'arrière mon père avec un jeune officier, s'installait et nous faisons de grands signes de la main. Sur cette route de la côte, le break cahotait, (on ne connaissait pas les pneus), et nous le suivions des yeux aussi longtemps que possible. Mon père revenait le lendemain et c'était une grande joie.



Laghouat en 1880

Il est parti une fois pour Laghouat. Il fallait huit jours par les pistes, avec des étapes assez peu confortables, soit dans les pauvres hôtels de Sud, soit au Génie. Mon père aima Laghouat, cette belle ville militaire, l'oasis, les maisons blanches ; les officiers des Affaires Indigènes le recevaient, bien contents de communiquer avec Alger. Après cette longue absence, il revint enchanté et racontait son voyage : la poussière sur les pistes, l'accueil à Laghouat, les troupeaux sur la route, les rochers de sel.

Un jour, il annonça la visite d'un ancien camarade, le Commandant Didier. Mon père nous raconta qu'il avait reçu autrefois, dans je ne sais quelle guerre, un coup de sabre dans le crâne. On le reçut au salon, et mon frère et moi étions là, très désireux de voir cette fameuse blessure. Mon jumeau, résolu, s'approcha tout doucement du fauteuil ; mon père et le Commandant parlaient gaiement, ils ne le virent pas grimper sur une chaise et jeter un coup d'œil sur le crâne chauve ; mais je n'osais pas l'imiter et je ne vis jamais la cicatrice.

Mes sœurs n'ont pas été scolarisées : les lycées de filles n'étaient pas bien vus, et notre mère nous faisait traverser la rue pour ne pas passer devant la « Ligue », où des filles bruyantes se pressaient. L'école, c'était l'appartement d'une dame Clémenson¹⁶, devenue notre amie, et qui a connu mes enfants en 1925. Elle était la première femme à avoir été bachelière. Le matin, la bonne Françoise, dévouée femme de ménage espagnole, nous emmenait à l'école. Nous avions des robes jumelles en tricot rouge, (les garçons restaient en robe jusqu'à 4 ans) ; il fallait suivre le boulevard du côté du port, et les jours de grand vent, Françoise nous portait, un sous chaque bras, pour le court trajet.



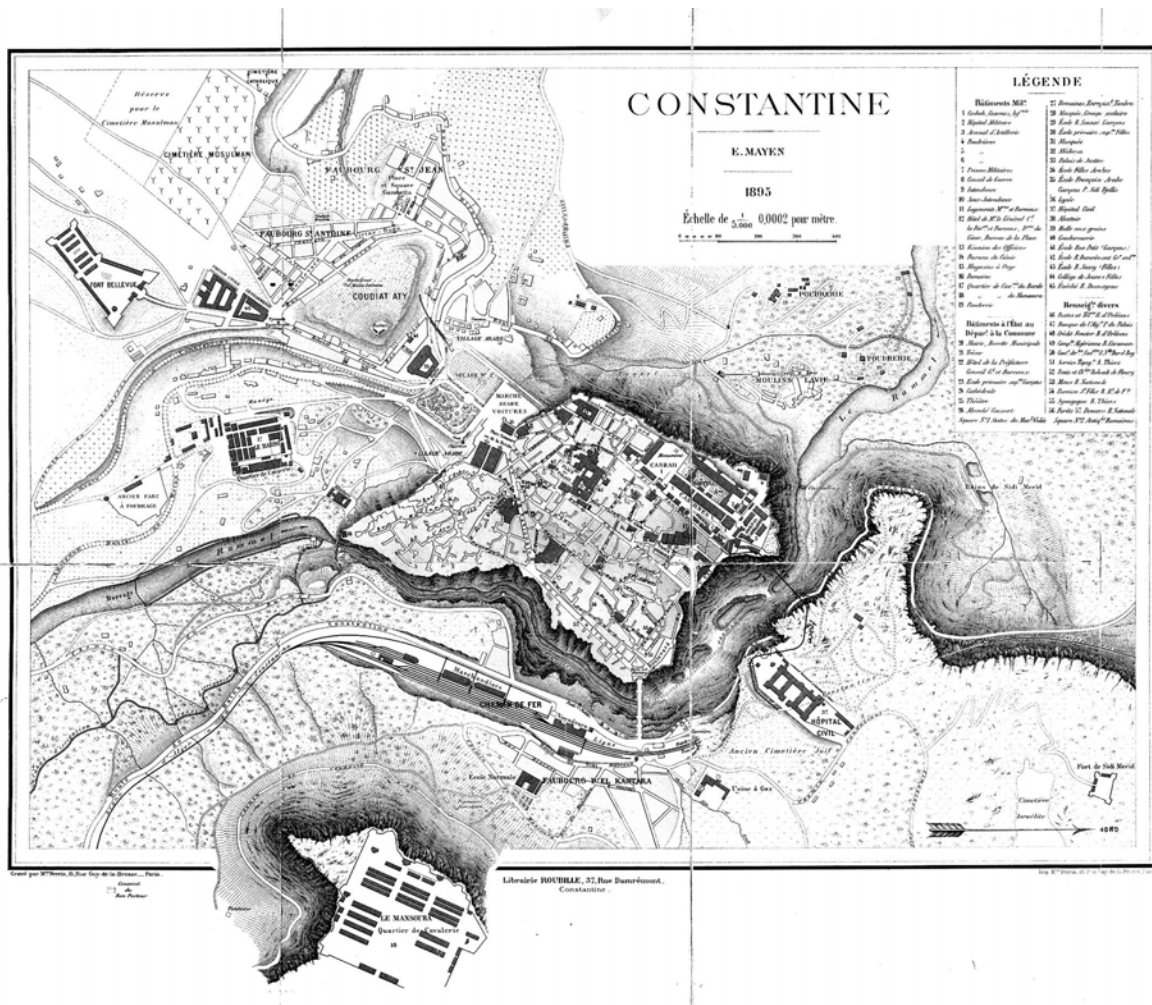
Mme Clémenson (née Jenny Rengguer) (

Les méthodes de Mme. Clémenson étaient étranges : elle s'installait dans un fauteuil, creusait un peu sa jupe entre ses genoux, et y faisait pleuvoir des sous en quantité, qu'il fallait compter et recompter debout devant elle. A l'aide d'une ardoise nous avons très vite appris à lire, à compter, à écrire, avant cinq ans. Quand j'ai pu lire sur la mosquée « Défense d'afficher », en lettres bleues, mes sœurs ont paru très fières.

¹⁶ Cette institutrice était en fait Jenny Rengguer de la Lime (1844-1936) avait alors une cinquantaine d'années. Après Julie Daubié en 1861, elle est la quatrième femme à avoir obtenu le diplôme du Baccalauréat à Aix en 1865. Jenny Rengguer fut la 1ère étudiante en médecine en 1865. Le ministre de l'Instruction publique Victor Duruy lui accorda l'autorisation de s'inscrire en 1865, avec le soutien du Dr Noël-Innocent Patin (1793-1868), Directeur de l'école de médecine d'Alger à partir de 1862. Précédant donc de trois ans l'inscription en France de Mme Madeleine Brès (1842-1921), Jenny Rengguer avait auparavant demandé l'autorisation de suivre les cours de la faculté de médecine de Montpellier. Cette autorisation ne fut alors accordée que pour l'école d'Alger. Elle reçut le prix unique décerné aux élèves de première année du cours départemental d'accouchement. Julie Clémenson ne sera cependant autorisée à exercer la médecine uniquement sur le territoire algérien. Mais fût toutefois vivement encouragée à y faire des émules car aucun médecin homme ne pouvait pénétrer chez les familles "indigènes" pour soigner femmes et enfants. Elle épousa en 1872 Charles Clémenson, et fut directrice d'école libre à Alger. Elle sera nommée officier de l'instruction publique en 1900, et fut donc la première femme inspectrice de l'éducation nationale. Elle était protestante. (Source [Geneanet](#))

Constantine : 1894-1898

Nous avons quitté Alger pour Constantine, où mon père fut nommé Colonel. Constantine, c'était pour nous un autre monde.



Plan de Constantine, 1895

La ville, le quartier juif avec ses maisons peintes en bleu, le quartier arabe, tout blanc avec de petites boutiques. Dans les rues étroites, pendaient de grands écheveaux de laine de toutes les couleurs. Autour de la ville, perchée sur un plateau et dominée par un plateau, le torrent profond que traversait un pont : le Rummel.

Notre maison était très belle : un patio-jardin, avec un bassin rond au milieu, et, dans le bassin, des poissons rouges ; des galeries en bois de cèdre dominant le patio, les murs garnis de carreaux bleus à fleurs, et, par terre, des carreaux bleus de Delft, provenant des bateaux hollandais pris par les barbaresques d'Algérie.

Le bureau de mon père était près de l'entrée, à côté du poste de garde. J'allais souvent faire une petite visite à mon père ; il mettait une plume neuve à mon porte-plume, me donnait des pains à cacheter, petits ronds de ravissantes couleurs : il n'y avait pas encore d'enveloppes collantes dans le bureau : ces pains étaient délicieux à mon goût.

Nous avons fait connaissance du froid et de la neige, des étés brûlants. Quand la cigogne faisait son gros nid sur la cheminée d'une chambre, on trouvait dans l'âtre des lézards, des souris mortes, une grenouille, qu'elle avait jetés par-dessus bord, et elle claquetait du bec à longueur de temps.

La maison avait été prolongée par une longue galerie à persiennes qui donnait, au premier étage, sur le jardin du palais voisin. Au bout de la galerie, la chambre où logeait mon frère Jean, donnait sur une terrasse ayant vue sur la place. Au kiosque à musique, en son milieu, on donnait, le samedi soir, un concert. Nous allions nous installer sur la terrasse et nous écoutions. Les gens, sur la place, tournaient lentement autour du kiosque, les enfants couraient çà et là, leurs parents se donnaient le bras.



Place Valée et son kiosque à musique, Constantine, avant 1903

Ma sœur aînée¹⁷ était malade, maladie nerveuse, disaient les médecins militaires, peu habiles, je crois. Il avait fallu, après le long voyage en train, la transporter sur une civière à notre nouveau domicile. Elle resta allongée bien des mois, patiente et courageuse ; elle lisait, travaillait les mathématiques et l'anglais. Elle se remit à marcher un peu, et je revois mon frère Jean, marchant à quatre pattes à côté d'elle pour tenir son pied appuyé par terre, et l'aider ainsi à essayer de faire quelques pas.

On organisa bientôt notre vie : les garçons au lycée, les filles occupées au ménage, lisant et travaillant avec une jeune femme pâle et lasse, et moi avec Bibi. Mon frère jumeau avait été séparé de moi : nous ne nous étions jamais quittés, et tout à coup je le vis équipé en écolier, (il était encore à l'École Primaire, mais elle était attenante au lycée), une pèlerine, des bottines à crochets, un bérêt, un cartable, et il partit avec Jean,. Je m'enfermai pour pleurer dans une espèce de fenêtre, dans la galerie qui donnait sur le jardin du palais, et il n'y avait pas moyen de me tirer de là ; je disais : « J'ai le voile noir ». Je ne sortis qu'en entendant le pas de mon père et celui des garçons, ravis de leur première journée.

Tous deux¹⁸ furent de très bons élèves, et mon père, vers la fin de notre séjour, présida une distribution des prix. Il était sur l'estrade, avec quelques notables il avait enfilé sur son bras les

¹⁷ Certainement Gabrielle Demassieux, qui fut plus tard professeur de mathématiques, et qui, pendant sa retraite à Langon (35) se « divertissait » en résolvant des problèmes de mathématique.

¹⁸ Jean et Louis Demassieux, tous deux tués pendant la grande guerre.

couronnes de laurier, et les prix d'excellence venaient se faire couronner par lui, ce qu'il faisait avec beaucoup de gentillesse, mais sans beaucoup de paroles. A la sortie on le complimentait sur les succès de ses fils ; j'entends encore son officier d'ordonnance lui dire : « Mon Colonel, il vous faudrait une brouette pour charrier tous ses livres ! ».

La dernière année, six mois avant notre départ pour Alger en avril 1898, on me fit aller au Cours secondaire. J'y allais sans enthousiasme, rien ne m'y plaisait. J'étais très facilement bonne élève, sauf en musique : je ne savais jamais quand une gamme montait on descendait, et en couture où un misérable carré de canevas me fut confié : il fallait y broder au point de croix, les lettres de l'alphabet ; la maîtresse défaisait ce que j'avais fait, et je recommençais sur un canevas de plus en plus ingrat, sale et déformé.

Nous aimions tous les dimanches après-midi : nos parents nous abandonnaient alors le salon, très grand, qui n'avait de remarquable que les portes en cèdre sculptées. Titine¹⁹ avait créé « le joyeux cercle », dont elle avait été élue Présidente, car elle avait, disions-nous, l'air « préfète ». Elle s'était fait une couronne de papier bleu, ornée de dessins noirs. Chacune de nous devait apporter un écrit, copié pour les petits, inventé par les grands ; chacun devait lire son œuvre. Titine racontait une histoire où les « pékins » n'avaient jamais le beau rôle. Bibi écrivait, à l'usage des « petits », un récit moral, où nous lui disions qu'on trouvait des « allusions blessantes » sur les méfaits ou, les hauts faits des jumeaux. Nos cousins de France nous envoyaient aussi quelques écrits.

Titine avait fabriqué un théâtre d'ombre chinoises : un grand cadre de bois, un papier huilé, des silhouettes découpées, ou dessinées par Jean,, et nous étions ravis. Après le goûter, nous faisons une partie de nain-jaune, non sans disputes causées par le compte des haricots secs qui nous servaient de monnaies.

Le jeudi, ma mère nous emmenait « aux pins ». De l'autre côté de la ville, il y avait un grand bois de pins, et de quelques essences européennes, des hêtres je crois ; on y allait en promenade et ma mère disait que cette odeur lui rappelait la France ; elle marchait avec plaisir dans le sous-bois. Nous y avons vu un jour, avec stupéfaction, une femme à bicyclette, avec d'énormes pantalons de zouave.

A part les pins, notre promenade favorite était la route de l'autre côté de la ville, qui montait vers une zone un peu désertique, sans maisons ni cultures, dont l'herbe vite jaunie, était pourtant fleurie de belle anémones rouge à cœur noir, le « Lys des champs » de l'Évangile, de petites anémones qu'on appelait des « gouttes de sang », qui gazonnaient, et d'asphodèles. Nous marchions, après avoir quitté le break, et nous rencontrions le lépreux. On l'apercevait dans sa petite maison, perdue dans cette solitude, ; il avait une petite sonnette et mendiait. Ma mère me donnait une grosse pièce de deux sous, et, en courant, j'allais la mettre dans la main du lépreux. Je n'ai pas le souvenir de son visage, je ne le regardais pas très bien. Il me disait merci, et je repartais en courant.

¹⁹ Sans doute Valentine Demassieux, cadette de Gabrielle.



Louis Nicolas Demassieux, Valentine Demassieux (?), Sarah Louise, Alexandrine (?) et Gabrielle Demassieux (?), à Constantine - vers 1896

Il y a eu, à Constantine, l'année des bêtes. J'étais « la mère aux bêtes ». Notre maison était une dépendance du palais du Bey. De chez nous au palais, c'était un court chemin dans les galeries aux faïences bleues, puis les salons aux merveilleux tapis. Là vivait le Général de la Roque, entouré de ses serviteurs arabes, et de soldats plantons à la porte. Il avait la passion des animaux ; il me faisait chercher, et, à chaque visite, il me faisait un cadeau ; des cochons d'inde aux yeux vifs (mais leur caisse sentit mauvais, on les exila dans l'écurie en dehors de la maison où je leur portais à manger, mais je n'en fis pas ma compagnie), une chatte, Minette, qui est restée longtemps à la maison ; des poissons rouges pour mettre dans le bassin ; ce fut un peu difficile à transporter, même avec l'aide d'un planton. Je tombai tout de mon long dans le bassin, voulant en repêcher un pour le mettre dans ma chambre. Mes cris : « je vais me noyer, au secours ! » attirèrent mes sœurs qui me sortirent de l'eau, me séchèrent, me changèrent, choisissant mon plus joli tableur pour me remettre de mes émotions. Un agneau vécut dans mes bras, broutant mes boucles. Je le confiais parfois à mon père, dans son bureau, mais il devint un gros mouton, et on l'envoya rejoindre son troupeau. Des tortues, cinq : deux grosses, « Gros Père » et « Caroline ». J'avais l'intention de les faire danser, elles se tenaient debout. Les petites n'avaient pas encore de nom. Cela finit mal.

Je croyais qu'elle se nourrissait des mauvaises herbes du jardin. Mon frère Jean,, que j'admirais tant, cultivait une planche de salades. Un matin où j'étais bien tranquille au jardin ; il arriva furieux : « Tes tortues ont mangé cette nuit toutes mes salades », et, dit-il d'un ton bien sévère « Je vais les prendre et les emporter dans les champs ». Je pleurai, mais, comme toujours, il fit ce qu'il avait dit : il partit en courant, revint avec un sac, y fourra mes tortues, repartit en courant.

A table, on regretta la salade, mon père s'informa, Jean répondit sévèrement : « Les tortues de Zaza ont tout mangé ». Mon père déclara alors qu'il n'y aurait jamais de salades s'il y avait des tortues et que mieux valait les salades que les tortues... Je repleurais. Heureusement, la crème au chocolat arriva et j'eus la joie de voir Jean, se lever et m'en servir une bonne assiettée. Notre brouille était finie.

Enfin la guenon.... Comme je lui rendis visite au Palais, le Général me dit : « Cette fois, tu vas être bien étonnée : je te prête pour huit jours Alice, ma petite guenon ; elle est bien douce et facile, mais dans huit jours je dois l'envoyer au zoo ; tu me rendras un grand service car je serais absent pendant ces huit jours. » Je l'emmenai, elle était tranquille, blottie dans mes bras. Tout se passa bien,

on l'installa dans une caisse grillagée, on lui apporta des carottes et des navets. Mais le lendemain au réveil, je la trouvais assise au pied de mon lit, mangeant des cacahuètes. La journée fut infernale : elle déchirait tout, jetait tout par terre, se cachait, alla voir mon père au bureau, renversa la corbeille à papiers, mangea les jolis, pains à cacheter. « Appelle-la Malice et non Alice » dit mon frère. Nous étions tous occupés à réparer les dégâts.

La veille de son départ, pendant qu'excédés par ses sottises, nous étions allés en promenade, elle s'empara de la boîte à couleurs de Bibi et peinturlure toute la cuisine. Cachée dans un coin, pleine de taches de couleurs, elle avait l'air de dire ; « J'ai fait quelque chose d'étonnant, et vous êtes fâchés ! » Le lendemain elle partit, et je me dis que les maisons des hommes n'étaient pas faites pour les bêtes.

De l'autre côté de la rue, il y avait une maison habitée par une famille israélite nombreuse et bruyants. Nous pouvions voir leur terrasse souvent en fête, leurs filles, entendre de la musique, des bavardages. Ils célébraient par des repas les grandes fêtes, celle de Pâques, celle où ils passaient quelques jours à se souvenir de la traversée du désert. La musique, les prières, les fêtes religieuses ne cessaient pas.

Il y eut un mariage, et après les journées joyeuses, que nous avions suivies de nos fenêtres, nous avons vu installer un petit matelas au milieu du jardin un peu creusé par un ruisseau sec (nous étions en été). On vit arriver la jeune mariée, très jolie, mince, élégante, des bijoux sur ses vêtements de soie très colorés, son petit bonnet pointu brodé posé au-dessus de l'oreille gauche. Elle se coucha sur le matelas, et la vieille juive, sa belle-mère, un bol de couscous et un verre d'eau toutes les deux heures. Pendant un mois, elle vint avec le couscous et l'eau, que la jeune femme mangeait et buvait. Il s'agissait de la rendre assez grasse pour paraître plus belle aux yeux des juifs. Ce régime donna de très bons résultats, et la jeune femme mince et charmante était devenue grasse et lourde. Elle prit alors sa place dans la maison de son mari.

Il fallut quitter Constantine. Cela ne nous troublait guère : notre devise n'était pas : « Naître, vivre et mourir dans la même maison » ; nous trouvions très naturel de partir au bout de trois ou quatre ans pour changer de garnison, et nous aimions Alger où nous allions retourner.

Pourtant nous laissons à Constantine des amis : mon frère Jean, le fils du proviseur, Raoul Busquet²⁰, mes sœurs et moi, les filles du général Hagron, beaucoup furent fidèles toute leur vie. Nous ne savions pas que ces deux années devaient être tristes et difficiles pour mon père.

²⁰ Raoul Busquet (1881-1955), est un historien français, spécialisé dans l'Histoire de Marseille et de la Provence. Son père, a été professeur puis proviseur de lycée à Constantine, puis Toulon et Nice. Après de brillantes études secondaires, Raoul Busquet est admis à l'École des chartes à Paris d'où il sort troisième en 1905 avec une thèse sur le collège Fortet. Il est nommé archiviste d'abord de Grenoble, puis à Alger en 1906 et enfin à Marseille de 1908 à 1941. Il écrit 1944 une première histoire de Provence, puis une Histoire de Marseille en 1945 et une Histoire de Provence qui paraîtra en 1954 peu de temps avant sa mort. Il est auteur de deux romans, La Misère enchantée et Les Expériences du docteur Myrtil. (Source [Wikipedia](#))

Alger : 1898-1900

Alger ne fut plus l'Alger de l'Amirauté. La rue Philippe était une voie étroite, donnait sur la rue Bab el Oued, très bruyante et bornée par la casbah.

Nous habitions une maison arabe, moins vaste que le palais de Constantine, mais on y trouvait un patio, de belles faïences, de grandes portes de cèdre sculptées, un escalier de marbre jusqu'au premier. Là, un grand salon, la salle à manger au fond, et une chambre à coucher très grande, avec des faïences bleues où j'ai couché quelques temps, mais qui était destinée à ma grand-mère maternelle²¹. (Elle devait nous ramener Bibi guérie, et passer l'hiver avec nous, ce qui était une grande joie). Le salon était ouvert sur la galerie. Il y avait une cheminée où, en hiver, on allumait un grand feu pour le « jour » de ma mère, qui fut maintenu à travers toutes les circonstances.



Louis Nicolas Demassieux (alors colonel), Louise Clamageran et leurs enfants (de g. à d. Alexandrine, Gabrielle, Louis, Valentine et le fils aîné Jean debout) – Alger vers 1898

Le deuxième étage était arrangé à la française. Deux chambres donnaient sur la rue Bab el Oued, comme celles du premier. Il s'y trouvait aussi deux petites chambres assez modestes, dont une donnait sur la ville basse, et que nos frères occupèrent. Elle s'ouvrait sur une terrasse où mon frère cultivait des géraniums.

Non loin de nos fenêtres sur la rue Philippe, à côté de la Chefferie, dans un petit renforcement vers la rue Bab el Oued, il y avait une fontaine où les femmes arabes de la Casbah descendaient avec leurs cruches de cuivre rouge. C'était un défilé continu. On entendait les rires et les bavardages, et on les voyait repartir, chargées de leurs cruches de cuivre rouge.

Dans cette grande maison ma mère s'occupait, toujours paisible ; elle surveillait l'ordonnance. « La soupe sera-t-elle réussie, ce soir ? » demandait-elle au cuisinier de service. « Oh, Madame la

²¹ Il s'agit de Louise, Marie, Gabrielle, Elisabeth Jeanne Roberty, épouse de Félix Jean Germain Clamageran.

Colonelle, non, la soupe, ce soir, elle n'est pas terrible ! » Toute la cuisine se faisait sur un fourneau à charbon de bois, à trois trous, la cuisine étant à mi-étage au-dessus de la salle à manger.

Mon jumeau avait encore la passion des bateaux. Il fabriqua un, taillé dans une bûche. Je l'aidais pour coudre les voiles et le peindre en vert ; mais mon jumeau s'inquiéta : il manquait les feux de position ! Nous cherchons partout, et enfin, dans l'armoire de ma mère, nous découvrons une capote noire enguirlandée de groseilles rouges. « C'est parfait pour les feux de position ! » dit mon jumeau.

Notre mère nous demandait surtout de lui obéir quand nous allions aux « Bains Nelson » ; les bains de mer étaient une cérémonie dont elle nous faisait respecter tous les rites. Bibi, seule, ne se baignait pas et restait assise sur le sable. Titine nous semblait bonne nageuse, mais nous découvrimus qu'elle longeait le rivage d'un peu loin en marchant et en remuant les bras comme si elle nageait. Jean, était un vrai nageur, allait trop loin, inquiétant ma mère. Mon frère jumeau et moi nous avions droit à dix minutes dans la mer ; nous devions nous tenir à une corde tendue de la plage à un rocher. On sortait, on rejoignait en courant la cabine, on prenait une douche chaude pour enlever le sel, ensuite, on nous offrait un doigt de quinquina et quelques biscuits, puis on rentrait.

Pendant ce second séjour à Alger, nous étions un peu plus loin du « jardin sauvage », mais nous y allions encore. Les dames s'y réunissaient, mes sœurs y venaient avec moi. La grande attraction c'était la Reine Ranavalo²² et le Prince d'Annam.

Ranavalo, reine de Madagascar, détrônée et exilée après la conquête, avait été installée dans une très belle villa²³ sur les hauteurs d'Alger, avec toute une petite cour. Elle ne semblait pas regretter son île, dont elle ne parlait jamais. Elle était noire mais sa figure était fine, son sourire aimable sur ses dents blanches. Elle était protestante, convertie par les missionnaires, et parlait très bien le français avec un de jolis accents d'oiseau.

Accompagnée de ses nièces, un peu noiraudes mais charmantes, devenues les amies de mes sœurs qui les rencontraient le dimanche au Temple, toujours aimables, riantes, vêtues de jolies robes très froufrouantes, elles étaient reçues partout.

Le Prince d'Annam²⁴, lui aussi en exil après, avoir perdu son trône, vivait lui aussi dans une belle villa, avec toute une petite cour. Il était fort aimable et poli, et fort entouré malgré sa laideur jaune. J'ai revu, chez mon amie Odette Michelier, la photographie d'un concours de grimaces. Il gagnait toujours, nous ne pouvions pas atteindre à la variété et l'horreur des grimaces de son visage un peu simiesque. Il aimait les enfants. Il était très bien reçu.

J'ai toujours vu ma mère avoir « son jour », le mardi, et recevoir de nombreuses visites : de vingt à trente jeunes Officiers, camarades de mon père, Officiers d'Etat-Major, ou Officiers des Affaires Indigènes. Le grand salon donnait par de vastes baies dans les galeries au premier étage, sur le patio. Le bon feu d'hiver était le seul dans ce vieux palais arabe. Mes sœurs assistaient à ces réceptions. Mon jumeau et moi errions dans la galerie, espérant qu'une de mes sœurs nous ferait passer quelques petits fours. Sinon, nous nous contentions d'admirer les visiteurs ou quelque élégante visiteuse lors de leur sortie. Les A.I., à l'uniforme bleu ciel et le teint bronzé, venant du Sud, nous inspiraient beaucoup d'admiration.

²² 1895 la seconde expédition de Madagascar provoque la rupture par le gouvernement hova du traité signé en 1885, la prise de la capitale Tananarive et la signature d'un nouveau traité par lequel la reine Ranavalo accepte le protectorat français. Ranavalo s'embarquera Alger, où elle retourne habiter sa villa : Le Bois de Boulogne, située à Mustapha ; dans cette même province, où la France détenait un autre prisonnier illustre, Ham-Nghi, le roi de l'Annam.

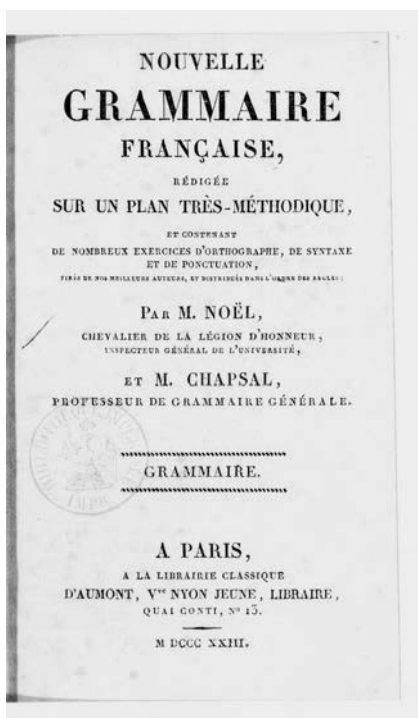
²³ Le « Bois de Boulogne », située à Mustapha.

²⁴ Ham Nghi fut empereur de Hué en 1884-1885. Frère de Kien Phuc. Déchu du trône, il s'exile en Algérie, en 1888, sous le nom de Prince d'Annam. Meurt en 1947

Un jour, Titine, toujours active et pleine d'idées, eut celle de repeindre en blanc une chaise à dossier à barreaux. Un de ces jeunes héros, vêtu de bleu ciel, qui y était assis, sortit avec des traces blanches sur son bel uniforme...

Quand nous étions rue Philippe, en 98, il y eut une éclipse de soleil fort impressionnante²⁵. Nous étions tous sur les terrasses. J'y lisais, ce jour-là, en attendant l'éclipse, « La case de l'oncle Tom », inondant de mes larmes le beau livre de prix, (mon père n'était pas très content...). L'éclipse fut totale, et semblait à tous annoncer de grandes catastrophes. Des femmes arabes criaient sur les terrasses. Puis ; la lumière revint. Il y eut une invasion effrayante d'abeilles dans notre quartier.

J'avais retrouvé Mme Clémenson qui nous avait appris à lire. Elle tenait à présent un cours pour les filles de mon âge, dans un appartement rue Bab Azoun. L'ordonnance m'y conduisait trois fois par semaine pour y passer deux heures. Elle nous réunissait, une dizaine d'élèves et moi, autour d'une longue table faite d'une ou deux vieilles portes. Elle était vêtue d'une robe grise, dont le seul ornement était le ceinturon de son fils à Polytechnique. Elle avait toujours à la main un gros cahier de « Théorie Arithmétique », plein de théorèmes, qui compliquait beaucoup les problèmes et les opérations. Ce n'était pas un souci pour moi, car notre sœur Bibi a toujours fait tous les problèmes de mon jumeau et les miens, avec beaucoup de plaisir, semblait-il. Elle trouvait le problème, nous l'expliquait clairement, il ne restait qu'à le recopier : la donnée en ronde, la solution en bâtarde, la réponse en anglaise. Car nous pratiquions tous les jours les trois écritures en une page bien soignée. C'était ennuyeux mais Mme Clémenson semblait y tenir.



Elle nous fournissait des cartes muettes de la France, où nous devions mettre le nom des départements, préfectures et sous-préfectures. Pour l'histoire, elle avait un petit livre de chronologie des rois de France. Cela commençait par Pharamond, 420-448, que je n'ai jamais oublié, tout en ayant des doutes sur son existence de roi. J'aimais les noms des rois : le bègue, le chauve, le sage, le bon, le hutin et le hardi. J'inventais des histoires sur eux et sur les rois fainéants. Les compositions d'histoire étaient orales, nous passions l'une après l'autre dans une chambre sombre, seules en face de Mme Clémenson qui posait des questions d'une voix forte. C'était impressionnant... En français, nous avions la grammaire Noël et Chapsal, méthode fameuse, et le livre d'exercices. Des pages nous étaient interdites, celle où Noël et Chapsal avaient fait exprès d'horribles fautes à corriger, des accords de verbe, des erreurs de genres. Cet exercice aurait été dangereux.

Pour l'aider et lui laisser un peu de temps pour écrire sa théorie, Mme Clémenson avait une aide, Mme Poulain, aux manières affectées. Un jour, elle me fit réciter je ne sais quelle poésie. Elle me dit : « C'est très bien, je vous mets 10. Non ! Je vous mettrai 11 (sur 10) à cause de vos jolies boucles. » J'étais furieuse et mes camarades indignées, mais j'avais compris, et pour toujours, qu'il y avait la justice et l'injustice, de par le monde.

²⁵ Une vérification sur les sites astronomique indique qu'il y a eu une éclipse peu importante du soleil tôt le matin le 22 janvier 1898 (seulement 16% d'obscurcissement) et une autre le 28 mai 1900 (maximum à 17h20), quasi-totale avec 98% d'obscurcissement (Source [Nasa](#)). Il semble qu'Alexandrine Demassieux ait confondu les dates,.

Le reste de la semaine j'avais des devoirs à faire à la maison. Je nous revois, dégringolant le petit escalier qui, menait au cours, et c'était ç qui se vanterait d'avoir eu peur. J'étais accompagné par un grand niais, garçon de douze ans ; il me donnait le bras, il avait une cravate à pois. Nous traversions la place, il m'achetait parfois un sac de croquignoles à un vieil arabe, petit marchand près de la Mosquée.

Mes frères étaient au Lycée. Jean, y finissait ses classes, passait son bachot sans émouvoir la famille, et, contre l'avis de mon père et du proviseur, qui désiraient le voir préparer Polytechnique, décida de préparer tout seul le concours d'entrée H.E.C. Mon père fut déçu mais n'insista pas. Jean s'installa au second, dans les deux petites chambres qui n'avaient pas du tout l'air d'appartenir au palais, et il réussit.

Mon père eut le chagrin de perdre sa mère à Bruxelles, où nous avion fait, je ne sais à quelle date, un voyage familial dont je n'ai gardé aucun souvenir, sauf celui d'un tableau vu au Musée de Bruxelles : le portrait de deux petites filles en gris avec ceinture rouge, et celui de visage de ma grand-mère.

Il avait aussi de grands soucis familiaux : il devait aider, non sans gêne, son frère Paulin, pour empêcher sa ruine, vendre pour cela un vignoble de Rebeval²⁶, dont le vin se vendait à Bordeaux. En outre sa santé n'était pas très bonne. Ces deux années furent rudes. Malgré quelques éclaircies et une vie de famille heureuse, on le voyait, malgré son optimisme naturel et sa bonté, inquiet, surmené.

C'est surtout sous l'effet des soucis politiques que cet optimisme de mon père a fléchi en 1898 ; il se tourmentait alors visiblement, lui que nous avons toujours vu si tranquille. Alger était en pleine ébullition antijuive²⁷. Les juifs ne devaient plus montrer dans les tramways (le premier venait d'être installé rue Bab el Oued, et passait sous nos fenêtres), ils ne pouvaient plus aller aux bains, il y avait des manifestations de jeunes gens qui criaient : « A bas les juifs, à bas ! ». Régis, le Maire d'Alger, et Drumont, auteur d'un livre violent : « La France juive », parcouraient la ville, leur voiture était dételée et traînée par leurs fanatiques. Nous nous précipitions aux fenêtres ; mon père n'aimait pas cela, mais cela nous paraissait dans l'ordre de choses. Ma mère avait affaire avec un juif nommé Chiche, qui possédait au Frais Vallon, pas loin d'Alger, une petite maison dans un grand terrain inculte, avec quelques arbres. Elle l'avait louée pour l'été, et nous y allions tous les jours dans le break du Génie passer l'après-midi, un peu loin de notre maison en ville basse. Mais il n'était pas question que Chiche entre dans la maison : on le recevait dans la galerie, où il prodiguait des « Madame la Colonelle » à n'en plus finir.

Bibi, Titine et Jean, étaient déjà bien au courant. Titine revenait très excitée du Temple : le Pasteur Rocheblave²⁸ avait encore parlé en faveur de Dreyfus, et tous les aînés étaient contre Dreyfus. Mon père, qui le connaissait, ne l'aimait pas : trop riche, très vaniteux pas de camaraderie à l'Etat-Major. Toute notre famille de France, Clamageran, Roberty, Trocquemé, étaient pour Dreyfus ; de Rouen, les « Clam » envoyaient un journal *Le Siècle*, où l'on traitait les officiers de « traîneurs de sabre ».

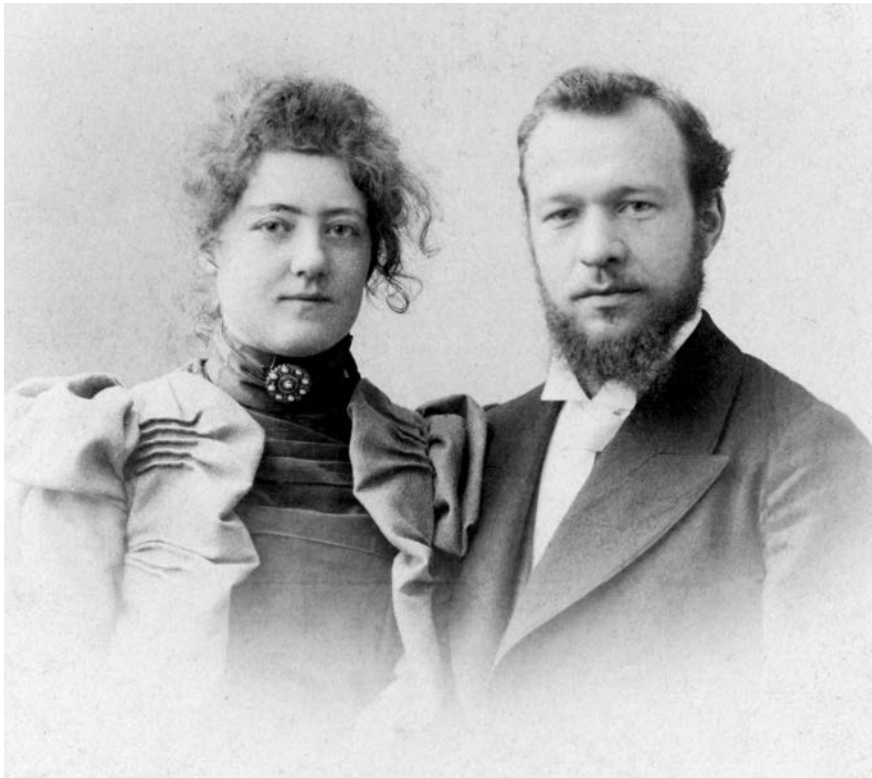
²⁶ Rebeval est un village du Tell en Kabylie.

²⁷ Histoire des colonies Françaises - Tome2 - Algérie - Livre IV - Chap. 1 – Page 431 « En janvier 1898, sous les excitations d'une presse extrêmement violente, des émeutes antijuives éclatèrent dans différentes villes de l'Algérie; les désordres eurent un caractère particulièrement sérieux à Alger, où, sous la conduite d'un jeune agitateur, Max Régis, les émeutiers pillèrent et saccagèrent les boutiques, se ruant à l'assaut des magasins israélites. »

²⁸ Émile Rocheblave (1827-1915) fut pasteur à Branoux, à Montélimar (1858-1866), et à Alger (1866-1915). Ancien aumônier du Lycée d'Alger, il a été jusqu'à sa mort en 1915 président du conseil honoraire du Consistoire et du Conseil presbytéral d'Alger, et une personnalité les plus connues et les plus respectées du protestantisme français. Il avait occupé sa chaire jusqu'à un âge très avancé et ne renonça jamais, comme pasteur honoraire, à son activité bienfaitrice, qu'il d'éployait avec une verdeur d'esprit et une chaleur de cœur suprenante. (Source [Le Journal de Genève 19 Mai 1915](#))

Ma grand-mère Clamageran, qui était chez nous, était pour le « martyre ». Mon père, plein de respect pour sa belle-mère, était très gêné, et ma mère essayait de calmer Titine. Il y eut aussi le drame de Fachoda, entre Marchand et les Anglais ; on attendait, d'un jour à l'autre, l'arrivée des bateaux de guerre qui menaçaient de venir bombarder Alger.

Au cours de ces deux années, nous eûmes une joie familiale dont j'ai gardé un souvenir précis : la visite de Suzanne Trocquemé²⁹ et de Jules Paulian, qui venaient de s'épouser. Il était nommé gérant des domaines Chiris³⁰ à Boufarik. Il était extrêmement aimable et bon. Je les vois, arrivant dans la galerie, rayonnants tous les deux. Souvent, ils venaient passer avec nous la journée du Dimanche. Nous avons une fois décidé mon père à aller tous ensemble passer une journée à Boufarik, grande expédition. Nous avons vu la maison neuve, le parc magnifique, avec les roses grimpant dans les cyprès, les eucalyptus, les grands travaux qui s'accomplissaient sous la direction de notre cousin, dont nous avons entendu parler. Il y avait des champs de géraniums rosats.



Suzanne Trocquemé et Jules Paulian, vers 1899

Mon père fut fait Commandeur de la Légion d'Honneur, et c'est encore un vivant et heureux souvenir dans ces deux années de soucis. La cérémonie eut lieu le 11 juillet 1900³¹ au Champ de Manœuvre d'Alger, par une belle journée ensoleillée. Mon père, arrivé à cheval, le laissa aux mains d'un soldat, pour se faire décorer avec beaucoup de solennité par le Général Hagron³², dont le cheval

²⁹ Suzanne Trocquemé est la cousine germaine de Sarah Clamageran.

³⁰ Parfumeur de Grasse, il créa à Boufarik un vaste domaine (Sainte-Marguerite) initialement consacré à la culture des géraniums pour la parfumerie.

³¹ Date rayée, illisible, et annotée par Jacques Demassieux.

³² Alexis Auguste Raphael Hagron (1845-1909), est un général de division français. Le général Hagron est nommé en 1903 membre du conseil supérieur de la guerre puis prend le commandement en chef du groupe d'armée du Nord Est en 1906, en succession du général En juillet 1907, on lui propose le poste de généralissime. Pensant à une guerre immédiate et suite au renvoi anticipé des classes 1903 et 1904, il pose ses conditions

s'était emballé devant la tribune. Ensuite une magnifique fantasia fut exécutée par les Spahis au galop, et elle s'arrêta pile devant la tribune.

Même après la remise de cette décoration, mon père disait qu'il ne serait jamais général : ses dernières notes d'inspection disaient à peu près : « ... Le Colonel Demassieux n'a besoin que de la moitié de son intelligence pour mener parfaitement à bien un service si difficile, mais emploie l'autre moitié à tourmenter ses supérieurs hiérarchiques... »³³

Cependant, il fut nommé Général, à 56 ans, par un ministre de Guerre franc-maçon³⁴, qui s'était rendu compte qu'il serait capable de remettre de l'ordre à l'Ecole d'Application du Génie et de l'Artillerie de Fontainebleau, profondément agitée par l'affaire Dreyfus et la crise antijuive.

d'avoir la liberté de rétablir le service obligatoire de trois ans et de ne pas mêler l'armée aux luttes contre l'Église. Le gouvernement refuse, le général Hagron demande sa mise en disponibilité. (Source [Wikipedia](#))

³³ Notes du Général Commandant le Corps d'Armée (Général Hagron) : "Très fort dans son arme, très malin, sachant tourner une question sous toutes ses faces, n'a besoin que de la moitié de son intelligence pour mener à bien un service si difficile et si compliqué. Emploie quelquefois l'autre partie de son intelligence à prouver aux corps et aux services, qu'ils ne sont pas à la hauteur, ce qui gêne considérablement la bonne marche des affaires"

³⁴ Louis Joseph André (1838-1913), est un général français. Républicain anticlérical, réputé dans les milieux scientifiques, brillant artilleur, il mena de profondes réformes dans l'armée, et œuvra pour la reconnaissance de l'innocence du capitaine Dreyfus, finalement établie par la Cour de cassation en juillet 1906. Nommé ministre de la Guerre en mai 1900, le général Louis André, procède aussitôt à une épuration de l'armée. C'est ainsi que les généraux Alfred Delanne, chef d'état-major général et Edouard Jamont, général en chef en temps de guerre, sont relevés de leurs fonctions. André essaie à plusieurs reprises de faire réintégrer Picquart, mais les esprits sont encore trop échauffés. Il faudra l'avènement en juin 1902 du gouvernement anticlérical du "petit père Combes" pour que l'idée d'une deuxième révision soit acceptée. En 1903, après une série d'interventions de Jaurès à la Chambre, le ministre André ouvre une enquête dite préliminaire; qu'il confie au commandant Antoine Louis Targe. Cette enquête confirme officiellement que le dossier de Rennes comprenait notamment des "témoignages suspects" et des "pièces matériellement altérées". Le général André défendra aux soldats la fréquentation des Cercles Militaires Catholiques et sera à la source de l'affaire des fiches, scandale qui éclatera en 1904 : il a suscité l'établissement des fiches pour les officiers avec les mentions "VLM" pour "Va à la messe" et "VLM AL" pour "va à la messe avec un livre" ! (Sources [Wikipedia](#), [Affaire des fiches](#), et [Le centenaire de l'affaire Dreyfus, La Jaune et la Rouge, Janvier 1995](#))

Fontainebleau : 1900-1902

Le désordre donc régnait à l'Ecole. Mon père était visiblement soucieux d'y trouver indiscipline, agitation, duels entre officiers, juifs tenus à l'écart par leur camarades, antipathie entre le Régiment des Dragons et l'Ecole. Les Dragons, élégants, titrés, cavaliers parfaits, méprisaient quelque peu les Élèves Officiers des « armes savantes », au sobre uniforme. Mon père s'y prit de telle façon, avec fermeté et humour³⁵, que très vite il fut écouté ; « L'uniforme couvre tout », disait-il ; il n'y eut plus de duels. Faisant venir un maître d'équitation entraîneur, il organisa un carrousel. Nous étions dans les tribunes, et ce fut un magnifique après-midi. Les invités de la ville disaient que c'était plus beau qu'aux Dragons.

Pour nous qui étions arrivés en octobre à Fontainebleau, les premiers temps avaient été très durs. Nous étions logés au Château, et il n'y avait aucun moyen de chauffage, sinon deux ou trois cheminées dans cet appartement dont les chambres étaient glacées. Mon père nous encourageait ; on fit mettre deux ou trois petits poêles pour l'hiver, mais nous avions froid, avec des vêtements trop légers pour ce climat. Pour ma part je mouillais mon oreiller de larmes en pensant à l'Algérie. On trouva un soldat pour faire la cuisine.

La belle journée était le dimanche : Jean, soldat d'infanterie à Pithiviers, arrivait le Samedi. Le dimanche matin, il me prenait à la sortie du Temple pour aller à la pâtisserie acheter le Saint-Honoré de tradition. C'était une affaire sérieuse : le choix, l'emballage, le paiement. Mon père posait à Jean quelques questions sur sa vie militaire.



Jean Demassieux, engagé volontaire sein du 46ème régiment d'infanterie entre 1901 et 1902

³⁵ Le dossier administratif du Général Demassieux contient une lettre, en copie, datée du 2 Août 1901 et signée du Général André, sous le Timbre de la Direction de l'Artillerie : "Général, en vous appelant il y a quelques mois au commandement de l'Ecole d'application de l'Artillerie et du Génie, à Fontainebleau, je vous avais confié le soin d'y rétablir une exacte discipline et de ramener la concorde dans le personnel à tous les degrés de la hiérarchie. Vous avez pleinement réussi dans cette délicate mission. Le calme est revenu dans les esprits au cours de la présente année scolaire et le carrousel qui précède les examens de sortie vient d'avoir lieu avec son succès habituel grâce aux sages mesures que vous avez prises pour éviter le retour de tout incident fâcheux. Je suis heureux de vous en témoigner ma complète satisfaction".

Le dimanche aussi, nous eûmes, pour un petit séjour, la visite d'Yvette³⁶ que nous ne connaissions pas et de Blanche Paulian³⁷. Celle, une autre fois, de Mathilde³⁸ et Amédée Baumgartner, jeunes mariés.

C'est en ce temps-là que nous sommes allés voir « l'Oncle et la Tante » à Limours en Hurepoix. Oncle Jules³⁹ était le cousin germain de mon grand-père paternel ; il était Sénateur inamovible. La tante Adèle était la fille du compositeur Hérold, et très musicienne. A Paris elle suivait les répétitions du Conservatoire ; à Limours, elle avait son piano dans une sorte d'orangerie où une pièce était réservée à cet usage. C'était de l'autre côté du jardin, elle y allait seule, pour jouer, on ne l'entendait jamais.



Adèle Hérold (1828-1906), épouse de Jules Clamageran

Elle aimait les fleurs. Le jardin avait une belle allée d'eucalyptus, de chaque côté du perron, des buissons de symphorines aux baies blanches. Un verger, aux pêches en espaliers, un bassin avec des

³⁶ Yvette Passy, cousine issue de germaine d'Alexandrine Demassieux. Yvette épousera Jean Demassieux dont elle fit certainement connaissance à cette occasion.

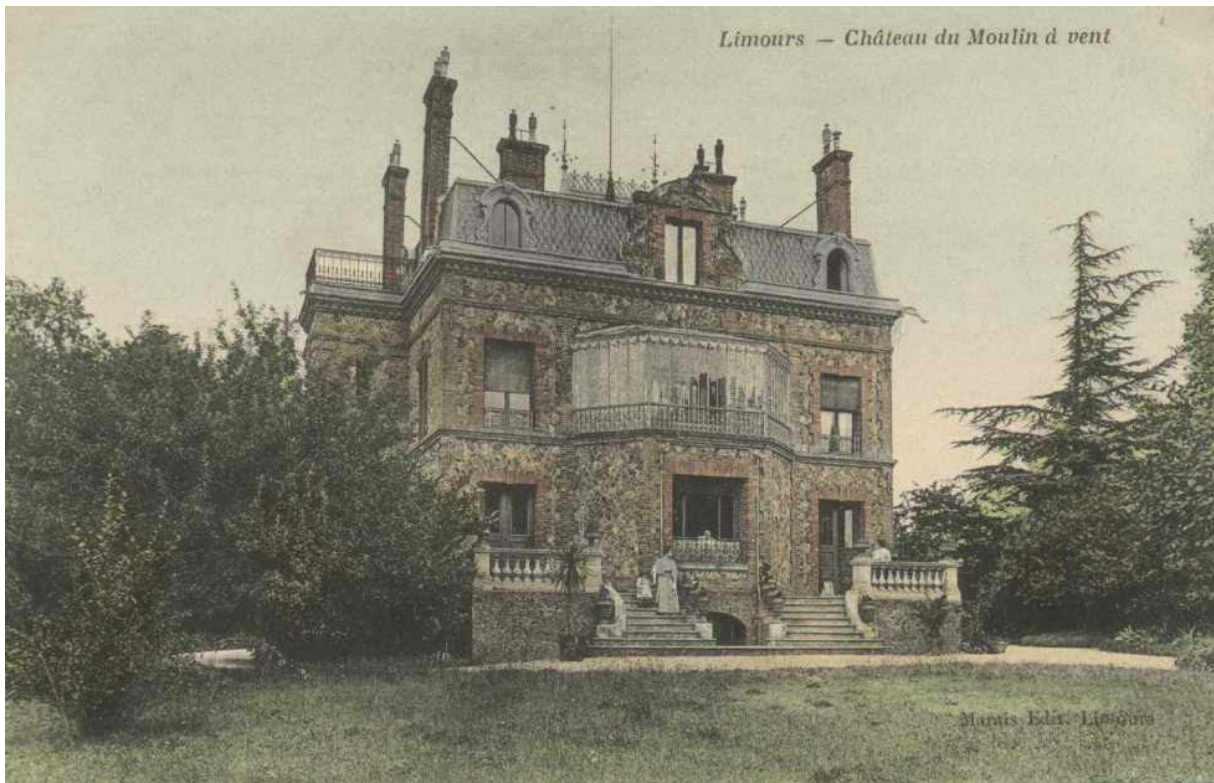
³⁷ Blanche Paulian était une sœur de Jules Paulian.

³⁸ Mathilde Clamageran était une cousine germaine d'Alexandrine Daure.

³⁹ Jean-Jules Clamageran (1827-1903), sénateur inamovible, ([Source Wikipedia](#)). Il habite alors dans le Château du Moulin à Vent, une demeure bourgeoise. Après la mort des deux époux Clamageran, la demeure sera utilisée par leur nièce, Madame Herold, qui y crée en 1917 l'Association d'Aide aux Blessés Nerveux de Guerre. Cette association, après s'être occupée des blessés nerveux revenus des tranchées, transpose le concept de traumatisme psychique de guerre aux enfants ayant été psychologiquement éprouvés, en ouvrant un établissement spécialisé pour eux. L'établissement deviendra ultérieurement [l'institut Clamageran](#), toujours en activité aujourd'hui.

poissons rouges, des ruches à toit de chaume (un vieux jardinier faillit mourir, toutes les abeilles sortant en foule. Couvert de piqûres, il s'évanouit.)

Pour nous, ça a été le paradis. Nous y sommes allés en 1901, partant en break de Fontainebleau. Je me souviens du retour par Arpajon, après le Départ de Limours où l'Oncle avait serré la main de mon père en disant : « Enfin, un général républicain ! » Il était farouchement républicain et avait refusé de signer une pétition demandant un petit train de Paris à Limours, pour ne pas écrire son nom sous celui de la duchesse d'Uzès⁴⁰, sa voisine de campagne. Il espérait que le Général qui rendrait l'Alsace-Lorraine à la France serait reçu en triomphe, et ensuite fusillé. Protestant libéral très actif, il se mêlait à toutes les discussions des Eglises.



Maison du Sénateur Jules Clamageran à Limours

La vie à Limours était fort réglée. Tous les matins, on trouvait sur son lit un cadeau : un livre, une fleur, un fruit. Le déjeuner était bien servi, par un valet, de chambre qui offrait le vin par son nom. Puis, repos, tour au jardin ; promenade dans les petits sentiers du ravin, à tous petits pas, car l'Oncle Jules marchait très mal⁴¹. Nous suivions ; il appelait mon frère « le Romain », et moi « la Carthaginoise ». Le blond au beau visage, aux yeux bleus, et moi, brune aux yeux verts, ne représentait pas l'image qu'il se faisait des jumeaux. Il avait toujours un petit volume en Latin dans sa poche, et lorsqu'on faisait halte à la Sablière, où nous attendait un banc, il sortait son livre pendant que nous grimpons dans la Sablière.

Le soir, il s'installait dans une sorte de véranda et regardait les étoiles, car il ne pouvait pas se coucher trop tôt après le dîner. Il nous racontait à peu près les mêmes histoires ; certaines considérations sur les mulets du Poitou, qui revenaient tous les soirs, nous donnaient un fou rire réprimé. C'était l'heure de se coucher.

⁴⁰ La Duchesse d'Uzès habitait le château de Bonnelles, à côté de Limours.

⁴¹ Jean Jules Clamageran avait alors 74 ans.



Jules Clamageran (1827-1903)

L'Oncle et la Tante ont toujours été d'une grande bonté pour ma mère et nous. A Fontainebleau, elle nous envoyait de Paris un jeune pianiste de ses protégés, Jaudoin⁴², qui nous donnait à chacune une leçon de musique. Les résultats furent faibles.

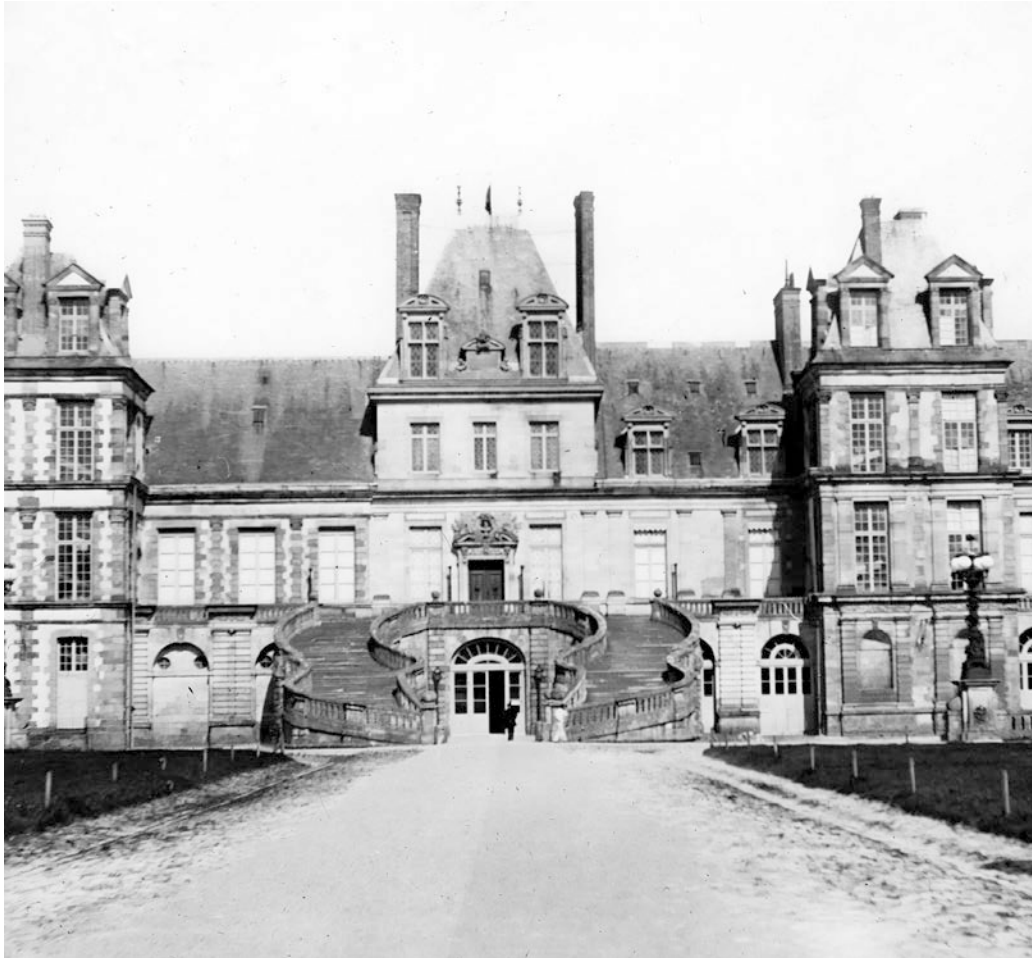
Il y eut, à Fontainebleau, des visites officielles : nous vîmes arriver le Général André, Ministre de la Guerre, qui put s'assurer qu'il avait bien choisi, malgré leurs divergences politiques, en désignant mon père pour commander l'Ecole et y rétablir l'ordre. Mon père ne l'aimait pas : il était franc-maçon et avait institué dans l'Armée un système de fiches que mon père blâmait. Mais André, qui savait que le succès avait vite suivi l'arrivée de mon père, se montra aimable. Je le revois encore au petit salon avec sa femme, un peu vulgaire, mais cordiale. Il avait demandé à voir la famille, et mon jumeau et moi avons comparu pour subir les éternelles remarques des visiteurs sur le blond et la brune, « faux jumeaux ».

Autre visite ; le Raïs d'Ethiopie⁴³, venu pour visiter l'Ecole. Mon père lui montra le parc à la française, le jardin anglais, les écuries, il lui fit voir les carpes géantes de l'étang. Nous avons vu le Raïs monter avec mon père dans le break.

Autre visite : une délégation d'officiers japonais. Eux sont venus déjeuner à la maison ; ils parlaient français étaient tout sourire et saluts, et nous ont fait des cadeaux d'un goût parfait. Eux aussi ont visité l'Ecole et le Château. Ils admiraient cette Cour des Adieux, où nous habitions, le double escalier arrondi où nous avons tant joué, la plaque du souvenir des adieux de Napoléon, et le grand salon de notre appartement.

⁴² Gabriel Auguste Armand Jaudoin, 1^{er} prix du conservatoire en 1895, condisciple et ami d'Alfred Cortot, était considéré vers 1905 comme l'un des meilleurs représentants du style de son professeur Louis Diémer. Chopinien convaincu, beethovénien passionné, propagateur de la nouvelle musique russe, Jaudoin interprétait parfois en concert, dans ses bis, des œuvres de Diémer. (Source [Wikipedia](#))

⁴³ Le Négus Ménélik II.



La cour des adieux et son double escalier (Source [EHNE](#))

Mon jumeau et moi préférions à ces étrangers le vieil homme qui, assis sur un tout petit tabouret, arrachait les mauvaises herbes entre les pavés de la cour : il était si patient et si gentil ! Et il travaillait fréquemment sous nos fenêtres.

Ma mère avait repris son « jour », où, chaque mardi, défilaient les élèves officiers en gants blancs, les officiers, quelques belles visiteuses. Le capitaine Coblentz⁴⁴, juif, professeur à l'École, « l'homme

⁴⁴ Adrien Coblentz (1866-1928), polytechnicien (X 1886). En août 1900, le capitaine Coblentz quittait La Fère et le 17^e d'artillerie pour prendre ses nouvelles fonctions d'officier instructeur adjoint d'équitation et de conduite des voitures à l'École d'application de l'artillerie et du génie de Fontainebleau. A son arrivée, il est rejeté par une partie des officiers : si l'armée française tolérait les juifs "dans des emplois subalternes", il n'en était pas de même pour de prestigieux postes d'encadrement et d'état-major. Le général Perboyre convoque les officiers pour un discours dans lequel il prêchait l'harmonie, mais les officiers tournent alors le dos au capitaine Coblentz et le laissent seul dans la cour (La Gazette de France, 16 octobre). Le ministre de la guerre André décide alors de muter six officiers parmi les meneurs, et de relever de ses fonctions, à sa demande, le général Perboyre. Il nomme alors le Général Louis Nicolas Demassieux à la tête de l'école. Peu après, la famille Lebaudy, qui organisait régulièrement des chasses à courre en forêt de Fontainebleau, envoie une invitation collective en octobre aux officiers de l'École de Fontainebleau. Coblentz s'y étant rendu, Paul et Pierre Lebaudy, pour ne pas avoir à chasser avec lui et ne pas faire insulte à l'uniforme qu'il portait, prirent alors la décision d'arrêter tout simplement la chasse. Le beau-frère de Pierre Lebaudy, Roger de Luzarche d'Azay vint voir le capitaine Coblentz, les deux hommes échangèrent leur carte et se rencontrèrent l'épée à la main le 17 novembre. Pour qu'un pareil incident ne se reproduisît pas, le général Demassieux, nouveau commandant en remplacement du général Perboyre, interdit dorénavant aux officiers de prendre part aux chasses des frères Lebaudy et, pour mettre fin à la mise en quarantaine dont était victime Coblentz, et ordonne aux officiers non

des duels » s'y risqua, et fut si touché d'être reçu qu'il exprima sa reconnaissance par une carte qu'il terminait par : « Permettez-moi de déposer mes hommages à vos pieds. » Nous avons tous trouvé cela très drôle. On organisa des matinées dansantes le dimanche après-midi. Mes sœurs recevaient avec ma mère, je ne sais plus qui tenait le piano. Moi, je l'entendais, cachée dans le coin qu'on appelait le « retiro », le bout du couloir que voilait un rideau. Je regardais passer ces jeunes officiers, les admirais, et enviais mes sœurs. Elles me permirent une fois de venir un moment et je dansais trois fois avec le même lieutenant Servière.

Les mondanités, cependant, n'étaient pas toute notre vie à Fontainebleau. Je vois encore mon père s'installer le soir dans son fauteuil, près du feu, dans le petit bureau, avec notre petite chienne Cricri qu'il nourrissait avec patience de boulettes de pain bien roulées dans ses belles mains. Il ne faisait vraiment rien de ses mains, qu'écrire et faire les boulettes de pain, et aussi, dans mon enfance, parsemer mon œuf au plat de pain émietté. Le soir, il ne prenait jamais le bougeoir que ma mère avait préparé pour lui (il n'y avait pas de lumières dans les chambres ; à la salle à manger une grosse lampe à huile qu'il fallait remonter avec une clef quand la lumière baissait). Ma mère prenait le bougeoir et marchait devant lui lorsqu'il avait dit : « Femme, je vais me coucher ».

Depuis quelques mois, mon père souffrait du foie et de coliques néphrétiques ? Il suivait un régime sévère. Le médecin militaire lui conseilla une saison à Martigny-les-Bains ; il s'y décida facilement car il pouvait s'y installer chez ses vieux amis Bizot de Charmois⁴⁵ ; il emmena ma sœur aînée. Je l'ai vu pour la dernière fois le matin de son départ. Il finissait avec ma mère ses bagages, sa serviette pleine de papiers. Les valises étaient bouclées. Il était gai en apparence, sans inquiétude. Pour la dernière fois, je l'entendis dire, quand j'entrais dans sa chambre, le « Bonjour ma belle ! » dont il m'accueillait toujours.

Nous devons, le lendemain, partir pour Limours, chez l'Oncle et la Tante. De Martigny, mon père nous y écrivait, disait s'y sentir bien. Le 19 août, une dépêche de ma sœur nous annonçait sa mort.

Nous sommes repartis pour Fontainebleau, et il a fallu voir passer, après deux jours d'un triste voyage et d'un grand accablement -cela nous semblait impossible à supporter- ce long cortège. Nous étions à la fenêtre donnant sur la cour des Adieux, où nous avions tant joué en juin, dans les longues soirées.

Toute l'école, les élèves officiers, les Dragons, l'État-Major, suivaient le cheval, mené à la main par un soldat. Le cercueil, couvert du drapeau et posé sur un affût de canon, tiré par des soldats.

C'était très lent, très long, et nous étions tous autour de notre mère anéantie.

C'était la fin de notre vie heureuse sous cette grande protection

mariés de dorénavant prendre leurs repas ensemble. Le capitaine Gillot, qui avait été autrefois lié à Coblenz, à l'époque où il était à La Fère, lui écrivit une lettre insultante, et un nouveau duel s'en suivit. Gillot fut blessé lors de ce duel et puni de trente jours d'arrêt de forteresse. Pour mettre fin à cette affaire qui n'avait que trop duré, le général André transmet au général Demassieux une ferme communication à l'attention des officiers de l'École de Fontainebleau, menaçant les officiers de révocation et l'école de fermeture. "L'affaire", se calme alors. (Source [Leonore](#) - [affaire-dreyfus.com](#))

⁴⁵ Paul-Louis Bizot de Charmois (1834-1913). Fils de Jean-Baptiste Bizot de Charmois, capitaine à l'école d'application d'artillerie et du génie de Metz, il est engagé volontaire en 1853 à la mairie de Verdun, au 1^{er} régiment de génie. Nommé Caporal en 1854, sergent en 1855, il fait la campagne d'Italie en 1859. Il devient sous-lieutenant en 1861, lieutenant en 1863, capitaine en 1868. Il est affecté en Algérie en 1865 (date de la naissance de son 1^{er} fils), et à Montpellier en 1870 (où il a pu faire alors connaissance de Louis Nicolas Demassieux, qui était à Montpellier en 1871). Il est chef du bataillon de génie à Troye en 1882 et prend sa retraite en 1895 dans les Vosges (Source [Leonore](#) et [Geneanet](#))

Index des personnalités

Connaissances

Bizot de Charmois Paul, 30

Clémenson Jenny, 12, 20

Famille

Baumgartner Amédée, 26

Clamageran Jules, 26

Clamageran Mathilde, 26

Clamageran Suzanne, 5

Connaissances Busquet Raoul, 17

Connaissances Hagron, 17

Demassieux Alexandrine, 6, 27

Demassieux Gabrielle, 10, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 22, 30

Demassieux Jean, 2, 3, 5, 14, 15, 16, 17, 19, 21, 22, 25

Demassieux Louis, 2, 6, 9, 14, 27

Demassieux Louis Nicolas, 2, 7, 9, 13, 19, 25

Demassieux Marie, 5

Demassieux Valentine, 15, 19, 20, 22

Héroid Adèle, 26

Passy Yvette, 26

Paulian Blanche, 26

Paulian Jules, 22

Trocquemé Suzanne, 22

Personnalités

André Louis (Général), 24, 28

Carnot Sadi, 10

Caserio Sante, 10

Coblentz Adrien, 29

Hagron Alexis (Général), 23

Ham Nghi (empereur de Hué), 19

Jaudouin Gabriel, 28

Ménélik II (Négus), 28

Ranavallo (Reine de Madagascar), 19